

beau voyage... Nous irons en Suisse... Tu verras des horizons nouveaux. Et tu reviendras avec des idées nouvelles... Hein ?

Six mois plus tôt, à la pensée de partir, de faire du chemin, Aline eût bondi de joie. Elle avait alors le cœur vide et l'esprit libre. La proposition de sa marraine la trouva de glace.

—Je te remercie bien, tante, dit-elle. Je vois que tu m'aimes toujours, quoique je te donne de la contrariété... Mais, si tu veux me faire plaisir, tu me laisseras ici... Au moins, je pourrai y pleurer à mon aise, et personne ne verra que j'ai les yeux rouges...

Ses larmes repartirent de plus belle, coulant en sillons brillants, le long de ses joues pâles. Tante la serra dans ses bras, la câlina, lui donna les noms les plus tendres, la suppliant de renoncer à son amour :

—Fais cela pour moi, ma chère petite mignonne adorée. Ne désole pas la fin de ma vie par le spectacle de ton désespoir, si ce mariage se fait, de tes regrets, s'il ne se fait pas !... Sois sensée et conciliante ! Ne te bute pas à l'idée d'épouser ce soldat... ! J'ajouterai deux cent mille francs à ta dot ! Mon enfant, vois ce qui m'est arrivé, à moi ! Profite de ma triste expérience !...

Et tante, bouleversée par ses souvenirs cruellement ravivés, se mit à crier :

—Oh ! mon pauvre Louis ! Dieu sait qu'il n'avait pas la vocation, et qu'il n'est pas parti de bon gré ! Et pourtant... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ? il y a vingt-deux ans que je le pleure !...

—Tu vois bien, tante, dit Aline avec douceur, quand on aime vraiment, qu'on ne change pas d'amour !

Tante se leva brusquement et n'ajouta plus un mot. Elle avait senti qu'elle n'obtiendrait rien. Marchant à côté d'Aline, elle revint vers la maison, sombre, irritée, et décidée à ne pas capituler.

—Cette petite a beaucoup de décision dans le caractère, dit-elle à son beau-frère. Mais je suppose qu'elle reviendra à de meilleurs sentiments... La nuit porte conseil. Bonsoir !

Et, suivie de son chien, elle se retira dans sa chambre.

A cette heure même, le capitaine Roger, au mess du régiment, en compagnie de son camarade de promotion, le capitaine Préville, prenait une tasse de café. Il écoutait distraitement son ami, lancé dans une discussion technique très sérieuse sur la valeur des shrapnells prussiens, comparés aux obus à balles français.

—Vois-tu, mon cher, conclut Préville, la fonte dont nous nous servons étant plus aigre, plus cassante, le nombre des éclats de nos obus est plus considérable que celui des... Mais, sapristi, Roger, tu ne me suis pas !...

—Pardou, mon ami, tu disais ?

—Je disais... Mon pauvre garçon, tiens ! tu me fais de la peine ! Tu as la figure à l'envers et les yeux au fond de la tête. Voyons, ça ne va donc pas, ces amours ?

—Pas du tout ! soupira Roger. J'ai le père et la mère pour moi, mais il y a une satanée tante, qui a le gouvernement de la maison depuis vingt ans, et qui mène toute la famille à la baguette. Or, elle a contre les militaires en général, et les artilleurs, sans doute, en particulier, une dent d'une longueur extraordinaire... en trois mots, elle ne veut pas entendre parler de moi, et elle a menacé sa nièce non seulement de la déshériter, ce qui me serait bien égal, mais encore de la maudire, ce qui ne saurait m'aller !... Vois-tu cette façon d'entrer en ménage ?

—Déshérités et maudits ! Comme dans les grands drames... s'écria gaîment Préville... Mais elle a

done le diable au corps, cette bonne dame ? Veux-tu que j'aille lui parler, moi ?...

—Oh ! mon ami !... Tu ne sais pas à quoi tu t'engagerais !... Enfin, tu vois, je suis très ennuyé... Il faut me traiter avec un peu d'indulgence...

—Ah ! ça, Roger, je suppose que tu vas tenir bon ?... reprit Préville. La place ne veut se rendre ? Soit. Mais un siège, c'est notre affaire !... Et pour l'honneur du 17^e et ton bonheur à toi, il faut que tu triomphes !

—Je triompherai ! Mais que le loup me croque si je sais comment !

VII

Cependant, comme l'avait dit l'ami Préville, l'affaire des artilleurs c'est de conduire les sièges, et Roger avait déjà des cheminements, à lui connus, qui aboutissaient singulièrement près du corps de place. La petite ruelle était un moyen d'approche tout préparé. Et jamais Aline ne s'enferma plus souvent dans le kiosque chinois, pour méditer et travailler, qu'à la suite de l'explication orageuse qui avait bouleversé ses projets d'avenir.

Roger, rendu prudent par l'infortune, ne passait plus à cheval, le long du mur du jardin, et le bel azean ne hennissait plus de plaisir, en approchant du but de sa course. L'amoureux venait à pied, l'œil au guet, et poussant même la précaution jusqu'à s'habiller en bourgeois. Le costume civil lui allait, il est vrai, à ravir, et il ne perdait rien de ses avantages.

Il avait trouvé sur le mur, au-dessous de la fenêtre du kiosque, un rebord très commode, à un mètre du sol. Il y mettait ses deux pieds, et se trouvait à portée de la main d'Aline. Ils causaient là, paisiblement, se confiant leurs peines et leurs espérances, n'ayant pour surveillant que le carlin de tante Ursule, mais assez gardés par la pure sincérité de leur tendresse.

La ruelle était toujours déserte, et nul ne venait interrompre leur causerie. Cependant, le quatrième jour, pendant que Roger était perché sur l'étroit entablement, un pas se fit entendre, sonore, entre les murs des jardins.

—Oh ! mon Dieu ! murmura Aline, voici quelqu'un qui va passer... Vous serez vu...

—Non ! dit Roger.

Et d'un élan, à la force des poignets, il se haussa jusqu'à la fenêtre. La jeune fille recula, en poussant un petit cri : le capitaine venait d'entrer dans le kiosque, par escalade, et se trouvait debout devant elle. Il y eut un instant d'embaras silencieux.

—Ce n'est pas bien, Roger, ce que vous avez fait là, dit Aline, en rougissant.

—C'était pour ne pas vous compromettre, répondit timidement le capitaine.

Elle le menaça du doigt, en souriant, et lui montrant une chaise :

—Enfin, puisque vous y êtes...

Ils s'assirent et continuèrent à causer.

Tante Ursule, à la suite de son entretien avec sa filleule, s'était attendue à une lutte sourde, à des mines éplorées, à des bouderies persistantes. Avec étonnement elle constata chez la jeune fille une égalité d'humeur parfaite. Telle Aline était avant l'ouverture des hostilités, telle elle fut après. Elle ne chantait plus, le matin, dans sa chambre, et n'avait plus de ces poussées soudaines de gaieté, qui la faisaient gambader toute seule, au milieu du jardin, comme un poulain au printemps. Mais elle ne paraissait en aucune façon accablée. Elle avait même un petit air éveillé et satisfait qui intrigua tout particulièrement la vieille fille.